

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE DE BIBLIOTHECAIRES

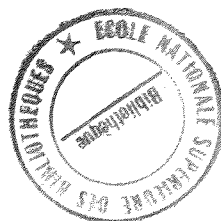
LES CONTES AFRICAINS

MEMOIRE

présenté par :

NJAPNDUNKE Angèle

Sous la direction de Mlle BERNARD



1980 / 42

1980

16ème promotion

PLAN

=====

LES CONTES AFRICAINS

=====

INTRODUCTION

I - PRESENTATION ET CLASSIFICATION DES CONTES

- Nature du conte
- Les contes traditionnels et modernes. Livres pour enfants.
- Différence entre le conte, le mythe, la légende et la fable.
- Différents types de contes.

II - DU CONTE TRADITIONNEL AU CONTE MODERNE

- Contenu des contes : la société, la faune, la femme, etc.
- Du conte traditionnel au conte moderne.

III - LES LIVRES DE CONTES POUR ENFANTS.

IV - LE COMIQUE DANS LES CONTES.

- Comique de mœurs
- Comique de situation
- Comique de gestes
- Comique de caractère
- Comique de mots

V - PORTEE PEDAGOGIQUE ET SYMBOLIQUE DES CONTES.

CONCLUSION

BIBLIOGRAPHIE

INTRODUCTION

=====

Les pays africains ont maintenant conscience de la richesse que renferment leurs langues nationales. En effet toute langue africaine "sert de véhicule et de support à toute civilisation de la communauté qui l'emploie, c'est-à-dire ses traditions, coutumes, mythes, légendes, contes, épopées, proverbes, devises ; en un mot sa culture exprimée à travers la littérature orales". (1) Les cultures africaines sont essentiellement orales. L'importance des manifestations de la parole dans les sociétés africaines est considérable. Les faits marquants de la vie traditionnelle, comme les plus insignifiants s'accompagnent souvent de ces manifestations de parole. Ainsi chaque aspect de la vie est susceptible d'avoir son lot de paroles exclusives.

Or cette vie traditionnelle disparaît en partie à cause des conditions de la vie moderne, de l'urbanisation, de la diminution des locuteurs des langues nationales, ou encore de l'adoption d'un nouveau parler qui véhicule un nouveau mode de vie, une nouvelle culture ne cadrant pas avec la culture traditionnelle.

Il est donc nécessaire de recueillir ces formes d'expression orales propres à une société avant qu'elles ne disparaissent ou ne s'édulcorent de façon irrémédiable. Les contes font partie, comme nous l'avons vu plus haut de cette tradition orale.

Malheureusement la plupart de ces langues n'ont pas d'écriture d'où l'emprunt d'une langue étrangère comme l'anglais ou

(1) Gaston CANU. Contes de la forêt.

le français pour traduire la littérature orale. Il est vrai que l'on peut utiliser une transcription phonétique mais ensuite cela poserait un problème de diffusion, d'alphabétisation, de revalorisation des langues nationales. Donc la solution de facilité est d'utiliser une langue qui a une large audience. C'est dommage car cette littérature ne peut être rendue dans toutes ses subtilités et finesses dans une autre langue que dans celle du pays où elle est pratiquée. Et il y a un problème de par le fait qu'elle est orale et que par définition l'écrit élimine le caractère de l'oralité.

Néanmoins il est nécessaire de recueillir cette littérature orale qui fait partie du patrimoine culturel d'un peuple, pour les générations futures qui voudront peut-être s'y rattacher et y puiser pour élaborer une culture africaine effective et pas trop aliénée. Il s'agit également d'ouvrir l'Afrique au monde, de faire connaître ses traditions, sa pensée, pour une meilleure compréhension entre les peuples. Car la littérature orale est inséparable de la structure sociale comme base et condition de son développement. Les contes qui sont un aspect de cette littérature sociale reflèteront donc le contexte social dans lequel ils ont produits.

Cette petite étude se basera sur les contes africains écrits par des africains ou des non-africains, sous forme d'albums ou de livres pour adultes, bref sur ce genre de littérature qui vise à faire connaître l'Afrique. Il s'agira également de présenter les contes africains, de voir dans quelle mesure ceux-ci reflètent les cultures africaines, le contexte social dans lequel ils ont été élaborés et comment ils ont évolué.

I - PRESENTATION ET CLASSIFICATION DES CONTES

=====

Nature du conte

Le conte négro-africain est assez difficile à définir car il relève aussi bien de la nouvelle, de la légende, de la fable que du mythe. Cette confusion des genres est bien connue des africanistes.

On pourra cependant dire à l'instar de Geneviève Calame-Griaule (1) que "le conte est un récit, une dramatisation, mettant en scène des personnages imaginaires, humains, animaux ou surnaturels, et situant leurs aventures dans un cadre imaginaire. Les personnages et le cadre du conte se superposent à ceux du monde réel : on retrouve dans ce monde imaginaire du conte les relations familiales et sociales, la géographie du monde réel, mais transposées. Cette définition ne suffit pas pour différencier le conte du mythe, puisque les mythes sont aussi des récits d'aventures. Mais on peut trouver un critère de différenciation, qui est celui de la croyance : dans les sociétés qui ont des termes différents pour désigner mythe et conte, le mythe est objet de croyance et se rattache à un contexte religieux ; il explique les origines du monde et cherche à justifier l'état actuel de la société. Mais dans les sociétés qui ne font pas la différence entre ces deux termes, la démarcation est assez floue".

On distingue les contes traditionnels, ce sont les contes qui ont été narrés à la veillée dans les sociétés traditionnelles. Ils se transmettent de génération en génération par des parents ou des griots. Ce sont les plus mal connus. Ces contes sont maintenant re-

(1) Geneviève CALAME GRIAULE in Notre librairie. N° spécial 42-43
Juillet-Septembre 1978.

cueillis par des chercheurs ou des individus qui jugent qu'il est important de faire la collecte de ces formes de littérature orale avant qu'elles ne disparaissent faute de conteurs ou à cause de la disparition de la vie traditionnelle. Généralement dans chaque pays africain il y a un organisme chargé de veiller à cette collecte. Ces pays se sentent responsables de leur fonds culturel et artistique. Nous aurons comme exemple d'organisme : le Centre de Recherches des Langues et Traditions Orales Africaines (Office National pour la Recherche Scientifique et Technique) à Yaoundé au Cameroun. Il y a également des ethnologues qui à travers les contes cherchent à connaître les sociétés traditionnelles. Il y a plus longtemps les missionnaires, les professeurs en Afrique ont pu apprécier la richesse de cette culture orale et ont cherché à la fixer. Généralement ces contes sont recueillis le plus fidèlement possible, souvent ils sont transcrits tels qu'ils sont contés, dans la langue du pays si elle existe, et suivent la forme du récit. Parfois ils sont traduits en français et en anglais pour les faire connaître par une audience plus large. Ces contes sont souvent très localisés, c'est-à-dire qu'ils sont recueillis dans un groupe linguistique et social bien déterminé ou à un niveau national dans un souci de fidélité et d'exhaustivité.

Cette bibliographie pourrait être donnée en exemple :

- Les contes et fables du Cameroun I - II - III édités par CLE
- Les contes de la gazelle 1-2-3-4-5-6-7 édités par l'Ecole
- Les contes Wolof du Baol édités par U. G. E. 1976
- Contes, proverbes et devinettes des Banen (Sud-Ouest du Cameroun). CILF, 1975 par Idette DUGAST
- Les contes de la forêt par Jacqueline THOMAS. CILF, 1975
- Les contes Zaghawa par TUBIANA. ed. des 4 Jeudis, 1961

La situation géographique et sociale se reflètera

dans ces contes. La cruauté des propos des contes ira souvent de pair avec une situation de manque, suivant la richesse ou la pauvreté du pays. Ainsi on parlera de nourriture ou d'abondance de nourriture dans les pays du Sahel sujets à des famines. Généralement ces contes traditionnels sont des fables et des récits à personnage humains. On y trouve rarement des mythes ou des légendes. Ils se terminent souvent par un proverbe qui est la morale de l'histoire ou une conclusion de type étologique, c'est-à-dire cherchant à donner l'explication de quelque chose, exemple : Voilà pourquoi les tortues ont la carapace brisée.

Il y a également les contes modernes, littéraires qui sont écrits par des conteurs modernes généralement africains. Ils se basent souvent sur les contes traditionnels ou sur la vie traditionnelle. Mais ces contes sont le fruit de l'imagination de leurs auteurs. Ces conteurs ont souvent une culture littéraire étrangère en plus de celle de leur propre pays, ce qui se ressent dans les contes qu'ils écrivent. Ces contes reflètent assez bien la vie traditionnelle et ils sont écrits non dans la langue maternelle de leur auteur, mais dans une langue européenne. Parmi les plus connus on peut noter :

- Contes et Berceuses Béti par Léon-Mari AYISSI. CLE
- La belle histoire de Leuk-le-lièvre par SENGHOR et SADJI, Hachette, 1953
- Contes d'Amadou Koumba par Birago DIOP. Présence Africaine
- Le pagne noir de Bernard Dadié. Présence Africaine, 1955
- Légendes africaines par TCHICAYA UTAM'SI. Seghers

Ces deux types de contes sont destinés à tout le monde, à un public d'adultes aussi bien que d'enfants.

On trouve enfin tous les ouvrages destinés aux enfants. Ces contes sont écrits par des Africains ou des non-Africains.

Ce sont souvent des adaptations de contes africains traditionnels ou modernes. Mais ces contes sont retravaillés de façon à être lus par des enfants. Certains de ces contes reflètent assez bien la vie africaine bien que la forme diffère souvent des contes traditionnels. Ces contes sont souvent des pots-pourris de contes, de légendes et de mythes africains, un mélange hétéroclite qui peut choquer un public averti. On a parfois l'impression que ces auteurs cherchent surtout à présenter une Afrique aussi exotique qu'ésotérique aux enfants. S'il n'y a pas un grand souci de vérité il y a un but presque avoué de faire palpiter le coeur des enfants par des coutumes étranges. Ces contes sont écrits pour frapper l'imagination des enfants et il faut avouer que certains de ces contes sont intéressants et plaisants. Comme exemple de contes pour enfants on a :

- Petits contes nègres pour les enfants des Blancs de Blaise Cendrars
- Contes de la Brousse Fauve de René Guillot
- Contes du Père Voilà Pourquoi
- Contes d'Afrique - Collection Vermeille

Ces livres sont à la fois un recueil de contes, de mythes et de légendes.

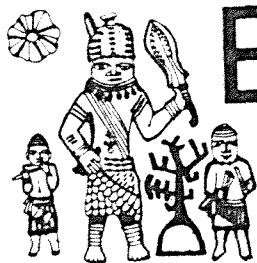
Tous les contes sont un genre ludique. Ils sont faits dans le souci de divertir, de délasser, d'entraîner les gens dans un monde imaginaire dans lequel ils peuvent oublier leurs préoccupations. Cela n'empêche pas qu'ils soient didactiques ou éthiques comme nous le verrons plus tard.

Différence entre le conte, mythe, légende, fable.

Dans la littérature africaine, le mythe est un récit fabuleux visant à expliquer l'ordre du monde comme la création du monde, l'invention de la mort, les institutions. Cette explication a un fondement religieux. Il contient les croyances et les religions traditionnelles ; il se déroule la plupart du temps dans le passé, c'est-à-dire dans un temps sacré qui tient compte le moins possible



MAHURA, LA FILLE QUI TRAVAILLAIT TROP



EN CE TEMPS-LÀ, le Ciel vivait sur la Terre. Ses fils, les Nuages, tourbillonnaient et roulaient au ras du sol, s'accrochant aux branches d'acacias. Sa fille, la Pluie, adorait arroser le monde du haut des grands palmiers et son plus grand plaisir était de se mêler aux eaux joyeuses des fleuves. D'ailleurs, en bons voisins, le Ciel et la Terre se rendaient de menus services. Par exemple, quand la sécheresse sévissait, la Terre s'adressait directement au Ciel pour arroser ses champs et abreuver ses bêtes. Et le Ciel lui envoyait sa fille la Pluie...

Mais un jour, la Terre eut une fille, Mahura. Aussi intelli-

CONTES D'AFRIQUE

gente que belle et très attachée à sa mère, Mahura n'avait qu'un défaut : elle travaillait trop.

Chaque soir, à la même heure, Mahura sortait son grand mortier de la case maternelle et pilait, écrasait, broyait les grains de mil et les racines de manioc. Elle pilait, pilait, inlassablement. Mais le pilon était long, si long, que chaque fois qu'elle le soulevait, il venait cogner douloureusement le front du Ciel.

« Oh ! pardon, Ciel ! s'excusait-elle. Veux-tu te pousser un peu ? Je n'ai pas assez de place pour mon pilon. »

Et le Ciel, maugréant et se frottant la bosse qu'il avait au front, se haussait un peu.

Mahura poursuivait sa besogne. Un, deux, trois coups de pilon !

« Ah ! pardon, Ciel ! s'exclamait la jolie fille toute à son ouvrage. Pousse-toi encore, veux-tu ? »

Et le Ciel de se hausser encore, aussi furieux qu'embarrassé : que faire, en effet, contre une fille qui travaille avec tant d'ardeur ?

Mahura, quant à elle, pilait toujours. Et plus elle pilait, plus le pilon s'allongeait, s'allongeait, et heurtait le Ciel qui s'éloignait chaque soir un peu plus, emportant avec lui ses fils, les Nuages facétieux, et sa fille, la Pluie, qui pleurait, qui pleurait...

Tous les jours, la même scène se renouvelait. Il n'en pouvait vraiment plus, le Ciel ! Son front était tout bosselé et tuméfié par le pilon de Mahura.

Un soir, il résolut d'en finir. Il venait de recevoir tant de coups qu'il se fâcha !

« Ah, tenez, je vous abandonne ! Prenez-la donc, votre Terre, et gardez-la pour vous ! Là où je vais, foi de Ciel, jamais pilon ne m'atteindra ! Adieu ! »

Rappelant alors à lui les myriades de petits nuages et la Pluie

CONTES D'AFRIQUE

désolée d'abandonner fleuves et marigots¹, le Ciel s'en alla si haut, si haut, que la Terre s'en inquiéta : et s'il allait disparaître ?

Mahura, elle, resta près de sa mère avec son pilon, son mortier et ses grains. Un jour pourtant, le Ciel lui manqua. Les Nuages la saluaient de trop loin à présent, et la jolie Pluie n'avait plus aucune conversation tant elle était fatiguée en tombant de si haut. Alors, Mahura voulut se faire pardonner : dans l'eau du fleuve elle trouva une énorme pépite d'or et au fond d'une caverne elle ramassa un beau caillou d'argent. A la pépite, elle donna le nom de Soleil et au caillou, celui de Lune. Puis elle les expédia bien vite là-haut, tout là-haut, avec des messages d'amitié pour le Ciel.

Si vous ne croyez pas cette histoire, levez donc la tête un soir d'été : vous vous apercevrez alors que les étoiles, si brillantes au firmament, ne sont que les cicatrices des coups portés par Mahura au front du Ciel !

D'ailleurs ne dit-on pas de la Lune qu'elle brille comme de l'argent, et du Soleil qu'il est d'or ?

Mais le Ciel, lui, jamais ne revint sur Terre...

1. Bras mort d'un fleuve dans les régions tropicales.

du temps profane. Le mythe comme le conte et la légende a une signification. Mais celle du mythe tente l'explication et la justification d'une situation. Le mythe disparaît : le sacré cédant la place à la civilisation de la mécanique et de la technologie. Tout au plus il peut revivre sous la forme d'une idéologie.

Le conte étiologique vise à donner une simple explication de la culture et de la nature. Mais il ne donne pas d'interprétation religieuse des faits.

Le récit cosmogonique ou cosmique s'apparente au mythe, mais il justifie surtout l'agencement des éléments naturels. Il met en scène des astres et parfois des animaux ou des personnages de nature mal définie.

Exemple de mythe : Gollo et le géant Polgozom. On y donne l'origine de la Chefferie. P. 58 Contes Cam III

Exemple de légende cosmogonique : Mahura la fille qui travaillait trop. Contes d'Afrique. Coll. Vermeille.

La légende est comme les autres genres de la littérature africaine une production collective. C'est un récit qui souvent défigure l'histoire grâce à l'imagination populaire et à la tradition. Le point de départ doit avoir nécessairement un rapport avec un fait historique, ou du moins cru comme tel, un cadre merveilleux dont les éléments varient à l'infini. Le héros peut être une personne, ou bien un groupe. Il permet au groupe de revivre le "geste" des ancêtres et en conséquence affermit la solidarité, et sauvegarde la civilisation avec tout ce qu'elle comporte de valeurs culturelles, religieuses, économiques et politiques. En définitive en Afrique, la légende rejoint le mythe par ses thèmes, elle engendre l'épopée parce qu'elle poétise un fait banal, transforme le mensonge historique en réalité.

Gollo et le Géant Polgozom

Il y a très longtemps vivaient deux tribus qui étaient perpétuellement en guerre. L'une était celle de *Hto*, cousin de Gollo, et l'autre celle de *Polgozom* le géant.

Hto et Gollo se trouvaient être les seuls vaillants guerriers de la tribu des Lobokassam ; Polgozom de son côté, était le grand défenseur des Toumagodo. Ce géant était si grand qu'il avait pour dossier le grand tamarinier du village lorsqu'il s'asseyait par terre ; il mangeait la nourriture de mille hommes ; quand il fumait, le soleil s'obscurcissait et quand il urinait, il se formait un véritable fleuve qu'il fallait traverser en pirogue.

Chez les Toumagodo coulait une rivière très poissonneuse appelée *Tefguéré*. Pour y pêcher il fallait consulter tous les sorciers et les féticheurs de la région, et cela pouvait durer des années. Cette rivière était gardée ; ni bêtes, ni hommes ne devaient la traverser.

Hto, nous l'avons dit, était très vaillant et très fort, mais aussi très gourmand, et toujours prêt à se

battre. Un jour ce fut son tour de garder les bœufs ; il décida d'aller faire boire ses bêtes dans la rivière Tefguéré des Toumagodo. On lui objecta qu'il se ferait tuer et qu'aucune bête ne rentrerait. Mais Hto répondit :

— Ce sont les lâches qui craignent le feu ! Un jour ou l'autre je pourrai mais ce ne sera pas sur ma natte, ce sera au combat !

Il partit donc garder les bœufs. Lorsque le moment de faire boire les bêtes fut venu et que son ombre ne forma plus qu'un point noir entre ses pieds, il prit la direction de la Tefguéré. Il marcha longtemps.

Arrivé à la rivière, Hto ne vit point de gardien, car c'était l'heure du repos ; il fit boire le troupeau. Alors les poissons, habitués au calme, se mirent à s'agiter et à sauter hors de l'eau, sur la rive, de gros poissons « capitaines » et autres. Hto en chargea quelques bêtes, surtout sa « Noire » (c'est ainsi qu'il appelait sa vache préférée) et reprit le chemin du village où il arriva tard à la nuit tombée, mais sain et sauf et avec toutes ses bêtes. Tous les Lobokassam l'attendaient et se préparaient même pour la guerre s'il avait tardé encore. Hto distribua les poissons à toute la tribu et proposa d'aller à nouveau pêcher dans la Tefguéré le lendemain. Les Lobokassam étaient stupéfaits de sa hardiesse, car personne jusque-là n'avait osé aller pêcher en terrain ennemi. Hto courroucé les traita de poltrons, d'hommes incapables de se battre pour assurer leur nourriture, et alla trouver Gollo, afin de lui demander de l'accompagner. Gollo lui fit remarquer combien l'entreprise était dangereuse ; eux deux seuls ne pouvaient se battre contre toute une armée, et surtout contre le géant ! Découragé, Hto rentra chez lui.

— Pulgoum, appela-t-il (Pulgoum était sa femme), tous ces poltrons du village ont peur de mourir. Gollo lui-même a refusé de venir combattre à mes côtés ! Nous allons partir à la pêche, moi, toi et les dix enfants ; nous laisserons les deux plus jeunes avec leur grand-père.

Et Hto cria :

— *Toum, Ma'a... Dogo ! Un, Deux... Dix* (car ainsi se nommaient ses enfants.) Ecoutez tous ! moi, je n'ai peur de rien, et mon sang coule dans vos veines, aussi m'accompagnez-vous !

Dès le premier chant du coq, Hto et toute sa famille était en marche vers la Tefguéré. Ils l'atteignirent avant même que le soleil ne soit levé, et se mirent immédiatement à pêcher.

Ils pêchèrent longtemps, prirent beaucoup de poissons avant que les éperviers, planant au-dessus d'eux, ne furent aperçus par les Toumagodo.

— Jeunes gens de Toumagodo, entendait-on partout, battez le tam-tam. Armez-vous, car les oiseaux planent au-dessus de la Tefguéré, il doit s'y trouver quelques voleurs, sinon quelques ennemis, que chacun se batte jusqu'à ce que la dernière goutte de sang du dernier Toumagodo soit versée. Seuls les Lobokassam peuvent oser nous provoquer, personne d'autre au monde n'aurait ce courage.

Hto entendit le tam-tam :

— Pulgoum ! Toum... Dogo ! préparez-vous ! nous allons combattre, nous avons cherché la guerre et nous l'avons trouvée. C'est maintenant qu'il faut montrer que vous êtes les enfants de Hto.

Ils chargèrent quelques poissons sur deux bœufs, mais déjà les Toumagodo arrivaient.

— Ainsi c'est vous, les Lobokassam, qui nous provoquez ! dit Polgozom, il faut donc régler cette affaire sur-le-champ.

La bataille s'engagea. Bien qu'inférieure en nombre, Hto et ses enfants se battirent vaillamment. Il y eut des centaines et des milliers de morts ; Hto réussit à s'échapper, mais il avait perdu ses quatre premiers enfants... Pulgoum, sa femme, eut un bras cassé, mais Hto était indemne.

Au prix de mille efforts Hto, Pulgoum et les six autres enfants réussirent à s'enfuir. Mais Hto n'oublie jamais son ventre, même dans une fuite éperdue ; aussi emportait-il avec lui deux gros poissons.

« Comment pourrais-je venger mes enfants si je ne mange pas ? » répliquait-il à ceux qui lui reprochaient une telle conduite. Pendant deux semaines les Lobokassam se préparèrent à la guerre : ils fabriquèrent des armes, s'entraînèrent au combat. Mais le plus important pour eux était que Gollo soit prêt. Gollo était un vaillant guerrier, mais sa bravoure il la devait surtout à ses fétiches. C'était lui en effet le plus grand féticheur des Lobokassam, de toute la région environnante et même des Toumagodo.

Si on craignait les Lobokassam, c'était à cause de Gollo. Mais depuis qu'ils avaient le géant Polgozom, les Toumagodo n'avaient plus peur de rien, car Polgozom lui-même était un grand féticheur. Sa force physique et la puissance de ses fétiches faisaient que personne n'osait le défier...

Cependant chez les Lobokassam on établissait un plan de bataille. Gollo proposa la ruse et demanda à la tribu de faire confiance à ses fétiches. Mais Hto n'était pas d'accord ; il voulait se battre, et se battre

jusqu'à ce qu'il ne reste plus une goutte de sang en lui, afin de venger ses enfants.

— Vous tous, vous acceptez la proposition de Collo parce que ce ne sont pas vos enfants qui sont morts ! Moi, je veux mourir pour eux, verser le sang de ceux qui les ont tués !

— Non, Hto, lui dit Collo, tes enfants sont aussi ceux de la tribu. Ils étaient tous des guerriers vaillants, c'est vrai ; mais ce n'est pas en livrant une nouvelle et meurtrière bataille qu'ils seront vraiment vengés. Ecoute plutôt : je vais défier Polgozom en combat singulier, je suis sûr de réussir avec mes gris-gris.

Toute la tribu se mit donc en marche, y compris les femme et les enfants. Quand Polgozom apprit par un messenger que les Lobokassam voulaient le provoquer en duel, il se mit à rire et fit signe qu'il était d'accord ; en outre, il invitait ses ennemis à venir déjeuner avec lui avant le duel. Ainsi fut fait. Le géant s'installait par terre, adossé à un tamarinier, le seul arbre résistant que Laouna ait créé. Les Lobokassam s'assirent sous un autre arbre à quelque pas de Polgozom.

Deux éléphants mangeaient non loin de là, dans la brousse. Polgozom entendit du bruit et se leva pour les chasser. Peu de temps après il revenait, les tenant par le cou, un dans chaque main. Les Lobokassam commencèrent à s'agiter car ils avaient peur. Collo secouant l'un de ses gris-gris les calma. Mais tous se disaient : « Quel est donc ce géant qui tue les éléphants comme on tue les mouches ? Quelle force il a ! »

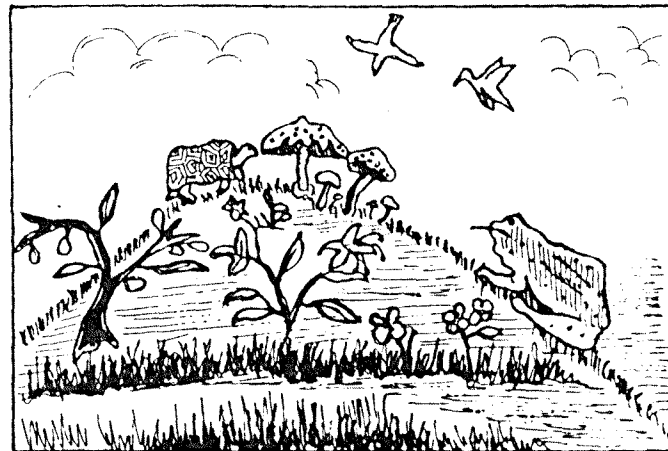
Polgozom déposa les éléphants et partit chercher du bois ; il disposa d'énormes troncs d'arbres sur le sol, y mit le feu, et y fit rôtir les deux éléphants.

Quand ils furent bien grillés, il se mit à les engloutir si vite qu'en un instant il ne restait plus que les os ! On vit alors arriver une file de femmes, portant chacune un canari : elles apportaient à boire au géant. Polgozom s'adossa fermement au tamarinier, et chacune des femmes en passant vidait le contenu de son canari dans la bouche du géant comme dans un grand trou. Cent femmes se succédèrent... Puis le géant eut envie de fumer ; sa pipe se composait de deux compartiments ; chaque compartiment avait la taille d'une grande case de quinze pieds de diamètre. Quand la fumée s'éleva elle cacha le soleil de telle sorte que la nuit se fit presque sur le village. Les Lobokassam suffoquaient et toussaient ; mais Collo une fois encore agita ses gris-gris et immédiatement la fumée se dissipa. Polgozom se tourna vers les Lobokassam, inquiet ; il avait espéré se débarrasser d'eux en les asphyxiant, mais Collo avait déjoué son dessein. Alors il se mit à uriner pendant des heures, et l'urine envahit tout le village ; les Lobokassam commençaient à se noyer. Collo agita ses gris-gris une troisième fois, et aussitôt l'urine s'évapora comme par enchantement. Le géant, effrayé, avait bien envie de fuir, mais à cause de sa tribu il attendit que le duel s'engage. Il se rassit et bientôt il s'endormit profondément. Alors l'un des Lobokassam grimpa dans le tamarinier, armé d'un grand sabre et d'une lance. Il visa et la lance atterrit sur le crâne du géant ; mais au lieu de s'enfoncer elle rebondit et elle alla se ficher dans la terre ! Polgozom ouvrit les yeux : « Eh oiseau là-haut ! cesse de m'envoyer des brindilles sur la tête ! », cria-t-il. Et il se rendormit. Le Lobokassam recommença avec le sabre, même écho, même réplique, et voilà Polgozom à nouveau plongé dans le sommeil !...

A son réveil enfin le duel s'engagea entre lui et Gollo. Celui-ci sortit des rangs, et vint se planter devant le géant. Il agita ses gris-gris frénétiquement, et voilà Polgozom qui s'écroule, aveuglé...

Les Lobokassam alors se précipitèrent sur lui, et le lièrent. Dans les rangs des Toumagodo ce fut une panique sans nom. Tous se rendirent et ils apportèrent toutes leurs richesses. Gollo devint le chef des Lobokassam ; il offrit à Hto la rivière Tefguéré. On oublia les morts. Gollo devint très puissant, domina toutes les tribus voisines.

Telle est l'origine de la Chefferie.



"Touka la grenouille se rendit chez Marouba la tortue ...
(Pourquoi les Grenouilles vivent dans l'Eau)



"Avant de comprendre
seulement ce qui lui
arrivait, l'éléphant se
trouva au-dessus de
la terre ..."
(L'Écureuil, Hto
et le Mort)

Exemple : légende des fang (^{Gabon}~~Gabon~~, Sud-Cameroun, Guinée Equatoriale)

Nos grands-pères racontent toujours à leurs enfants qu'il y a longtemps, bien longtemps, les Fang vivaient au bord d'un grand cours d'eau. Ils cultivaient leurs terres et étaient heureux. Un jour cette paix fut troublée. Un monstre sortait de l'eau et exigeait le sacrifice d'une jeune fille vierge à chaque lune sous peine de représailles. Le monstre était un énorme serpent. Un jour ils se lassèrent de cette situation et tuèrent le monstre. Mais les sujets du serpent se mirent à attaquer les Fang qui durent fuir. Ils organisèrent leur fuite de cette façon : les vieux, les femmes et les enfants au milieu d'une colonne protégée sur les côtés par de jeunes guerriers chargés d'ouvrir le chemin et de combattre l'ennemi à l'arrière. Ils évitèrent ainsi l'éparpillement du peuple. Ils marchèrent ainsi des lunes et des lunes, ils arrivèrent au bord d'un grand fleuve. Pour le traverser ils durent abattre un grand arbre sur les deux rives. Ils prirent beaucoup de temps à la faire car cet arbre devait être suffisamment grand et gros pour atteindre l'autre rive. Ensuite ils le creusèrent de part en part. Cela prit encore du temps. Pendant ce temps l'arrière-garde se battait contre l'ennemi. Enfin ils se retrouvèrent de l'autre côté. Ils continuèrent leur marche jusqu'à la côte atlantique, leur emplacement actuel.

Une autre version de cette légende dit qu'ils traversèrent le fleuve à dos de serpent. D'après ce qui nous a été raconté le grand serpent serait une tribu ennemi qui les harcelait et ils durent fuir. Ils durent probablement traverser un fleuve. Et un fait est qu'ils évitèrent la dispersion du peuple.

Normalement ce type de récits : légende, mythe fait plutôt partie de la littérature sérieuse c'est-à-dire qu'il est senti comme vrai par les peuples à la différence du conte qui lui est

senti comme "mensonge". Généralement on ne les retrouve pas dans les contes traditionnels, ils sont mis à part. C'est dans les contes édités par des européens que sont mêlés contes, légendes et mythes. Ce qui se comprend puisque légendes, mythes, épopées etc... ont des éléments merveilleux.

Le conte à proprement parler fait partie de la littérature profane. C'est un genre ludique qui a pour but d'enchanter ses auditeurs. En Afrique on ne fait pas souvent la distinction entre le conte et la fable. Les frontières entre les deux étant assez floues. Cependant par souci de clarté nous pouvons essayer de les définir séparément.

Les fables ou contes à personnages animaux :

La fable est un récit qui présente le monde réel des faits. Elle rapporte et définit les préoccupations de l'homme dans la société. Les personnages sont généralement des animaux qui représentent des hommes.

Elle vise à exposer une vérité morale, une initiation à la vie sociale et donne parfois une peinture satirique du groupe concerné. Tout en s'enracinant dans le monde réel avec ses problèmes quotidiens, elle est un récit allégorique. Ses acteurs sont les animaux tels que l'on peut les voir dans la nature, les végétaux, les êtres inanimés, personnifiés. C'est-à-dire qu'ils agissent, parlent, pensent en êtres doués de raison et de volonté. Ils incarnent donc un caractère, un vice dont par leur moeurs ou leur manière d'être, ils sont des symboles. La psychologie des personnages ressort de leur comportement, elle se réfère d'ailleurs à des types connus et invariables. Comme pour le conte ils s'accompagnent une action plus ou moins mouvementée sous forme de drame. La plupart des fables ont pour cadre la brousse, domaine des animaux sauvages.

En Afrique on trouve des cycles d'animaux. Le cycle est une grande série de contes qui tournent autour d'un ou plusieurs personnages principaux et qui narrent leurs aventures au gré de l'imagination et des circonstances de la vie. Selon les régions on peut distinguer des cycles de personnages c'est-à-dire des ensembles de contes attachés à la tradition culturelle d'un peuple, dominés par un ou deux animaux vedettes qui y jouent les rôles essentiels. En général le cycle correspond à une aire géographique. Les personnages du cycle correspondent à la faune de cette aire géographique. Nous retrouverons ainsi les cycles du lièvre et de l'hyène et de l'araignée toilière en Afrique de l'ouest et du centre, de la tortue en pays de forêt; du chacal et de l'écureuil dans les pays du Sahel et de la savane. Ces animaux sont des prototypes, la tortue, le singe, le lièvre, l'araignée sont rusés, malicieux et jouent des tours pendables à leurs protagonistes. L'hyène, le phacochère sont gourmants, stupides, prétentieux... bref, ils ont presque tous les défauts. Le léopard et le lion sont forts mais brutaux et sots.

Dans ces fables les personnages principaux réussissent à se tirer d'affaire grâce à leur ingéniosité bien qu'ils soient défavorisés par leur petite taille et leur faiblesse. On pourrait parler de ces animaux beaucoup plus longuement, mais tel n'est pas le propos de cette étude.

Les fables sont généralement courtes et se terminent par une formule du type étiologique. Les animaux ont souvent des noms, mais ceux-ci sont les noms par lesquels les gens les désignent dans ces pays.

Les contes à personnages humains :

Les contes sont des récits courts ou longs dont les personnages sont principalement des génies ou des hommes.

Ils sont souvent sans portée morale et plongent l'homme dans un univers merveilleux pour lui susciter des émotions. Ces contes participent du mythe, leur essence est le simple divertissement de l'esprit et l'art de plaire. Dans les contes, les personnages humains sont des individus et non des prototypes d'espèces.

Ces personnages n'ont pas souvent de nom. On les nomme soit "l'homme" ou "la femme" ou le "fils du chasseur" etc. S'il y a des noms ceux-ci servent à illustrer une qualité physique ou morale de la personne. Exemple : Ngõno qui veut dire la lune, nom d'une jeune fille très belle ou encore "Mis" c'est-à-dire "les yeux" qui veut dire que la qualité primordiale de ce jeune homme est d'observer et non de parler comme son frère "Anyu" qui veut dire la bouche. Celui-ci rendit la chasse infructueuse en trop parlant. Dans les contes modernes on leur donne souvent des noms pour leur apporter plus d'épaisseur psychologique et d'envergure.

Différents types de contes

On pourrait encore classer les contes de plusieurs manières. Il y a des contes à charades qui posent une énigme à la fin de l'histoire ; les contes de science fantaisistes : il n'y a aucune explication scientifique, l'imagination du conteur en donne une, à propos d'un fait réel. Exemple : l'Injustice d'Oncle Hibou.

Un jour, Dieu fait appeler le Hibou et lui donne toutes sortes d'yeux pour les distribuer aux autres oiseaux. Le Hibou rassemble les oiseaux et commence à distribuer les yeux. Mais il en cache deux qui sont très grands, très gros et qui lui plaisent.

Tous les oiseaux mettent leurs yeux. Arrive le tour de Hibou. Il met les siens. Alors sa figure change et devient vilaine. Les autres oiseaux commencent à rire parce que le Hibou ressemble à un masque.

Le Hibou est très fâché. Il va se cacher tout le jour dans la forêt et ne sort que la nuit, quand tout le monde dort. Et puis on ne le voit plus.

Voilà pourquoi le Hibou porte de grands yeux et ne sort que la nuit. (1)

- Les contes anecdotiques et romanesques : les récits narrent les évènements, le drame d'une vie. Mais ce drame n'a pas de portée morale.
- Les contes fantastiques : où dominent l'élément merveilleux, les génies, les revenants aux prises avec les hommes.
- Les contes à intention didactique : c'est le triomphe de la morale idéale, d'après la tradition des contes et des fables de tous les temps et de tous les lieux ; ou bien c'est l'accentuation des éléments de la morale pratique : la justice égalitaire, la dénonciation de l'ambition ou du mensonge.
- Les contes humoristiques : ils n'ont d'autre prétention que de plaire, de faire rire et de divertir.

Thèmes des contes

Les thèmes des contes sont innombrables. Il y a autant de thèmes que de situations dans la vie. Tout peut servir de thème. Le conte sert à illustrer une qualité : la discrétion, l'entraide, etc. ou des situations dans la vie comme l'adultère, le sort des orphelins, etc. Les contes et leur contenu n'est qu'une transposition de la vie réelle dans un cadre merveilleux. Les contes servent à découvrir les leçons de la vie et on peut tirer des leçons de tout si l'on est assez vigilant.

(1) Contes du Zaire.

II - DU CONTE TRADITIONNEL AU CONTE MODERNE

=====

Maintenant que nous avons essayé de définir et de classer les contes, nous tenterons de montrer comment le conte africain est le reflet d'une société, comment il a évolué et s'est modernisé. Nous parlerons de l'aspect intérieur et extérieur du conte c'est-à-dire du contenu et de la forme du conte.

Comme il a été déjà dit, le conte est le reflet d'une société. Dans les contes on retrouve l'atmosphère propre à la forêt ou à la savane. Les contes retracent également la vie quotidienne des villageois, leurs difficultés. Les contes sont l'image de ces sociétés négro-africaines dans lesquelles le réel et le surnaturel se cotoient. La faune et la flore des contes caractérisent bien les régions de leur provenance.

Dans les pays de forêt par exemple, beaucoup de contes s'articuleront autour de la forêt mystérieuse, d'arbres magiques. On a vraiment l'impression de ressentir l'atmosphère étouffante et inquiétante de la nature. La forêt est le refuge des génies, des créatures surnaturelles et des bêtes féroces. Dans les Contes de la forêt par exemple, "les génies attendent le chasseur à l'orée de la forêt", "le parasolier est un arbre bien connu pour ses vertus magiques". "La plante-magique", "les souches-oracles" et les rocs magiques sont des réalités courantes. Cela traduit bien la peur et l'angoisse que provoquent la proximité de la forêt profonde. Pourtant celle-ci recèle des trésors. C'est dans la forêt que les hommes assurent leur subsistance, on y montre que l'atmosphère de la forêt n'est pas très salubre d'où la présence de nombreux "pianiques" c'est-à-dire de personnes atteintes de pian qui est une maladie infectieuse provoquant des ulcères.

Les gens doivent être en accord avec la nature. Ils recourent souvent à des incantations pour supplier les forces de la nature de les épargner ou d'intervenir dans leur vie. Les contes présentent les coutumes, les traditions. Par exemple on nous dira que le jeune homme ne peut épouser qu'une jeune fille d'un village voisin, qu'une jeune fille doit se fier aux propositions de ses parents dans le choix d'un époux. Souvent les contes de la forêt se terminent de façon tragique. On note la présence de nombreux ogres et ogresses. Seulement un de ces contes nous a frappé. Il se termine ainsi : "Ils (les parents) se font livrer Kokabou et, sans tenir compte de ses sanglots et de ses supplications, ils la tuent, la découpent et tous se partagent son corps". Sachant que les contes reflètent les coutumes des sociétés, ces tribus étaient-elles anthropophages ? Les gens cultivent au milieu de la forêt défrichée. Ils plantent des ignames, du manioc, des macabots. Dans ces contes les jeunes doivent obéir à leurs aînés, aux parents. Il ne faut pas être égoïste, etc.

Dans les pays de savane, les contes présentent la réalité souvent dure de ses pays. Nombreux contes commencent par : "En ce temps là, quand la famine sévissait dans le pays". Presque tous les contes présentent dans la préface ou l'introduction un aperçu sociologique et géographique des sociétés où l'on a recueilli les contes. En effet il est difficile d'appréhender toute la richesse des contes si on ne se base pas sur une connaissance des sociétés.

Ainsi dans les contes foubés, le troupeau de boeuf aura une place importante. Les peulhs sont des bergers souvent nomades et ils attachent une très grande importance à leur troupeau et au bâton du berger qui sert à guider celui-ci, sans lesquels toute subsistance et richesse sont inexistantes. Il en découlera des contes qui tournent autour de la recherche des pâturages les plus gras et de points d'eau

car les peulhs recherchent d'abord un emplacement pour le troupeau avant de chercher un abri pour eux.

Les contes sont le garant de la tradition, des coutumes. Par les contes les jeunes apprennent comment respecter les anciens, les ancêtres, à ne pas enfreindre les interdits. Le conte "l'Union fait la force" illustre assez bien ce qui est important pour un véritable homme de la tribu. Ainsi on y apprend qu'un homme n'est véritablement digne de ce nom que s'il a passé avec succès les épreuves de l'initiation. On doit être brave, juste, généreux : Ses grands-parents et ses parents étaient morts au cours de ces interminables randonnées. Nyabibété, Mbaya, Sonkôé, Kungulu, ont été tour à tour les étapes les plus célèbres de cette longue marche vers l'océan. Jeune homme, il avait pris part aux cérémonies d'initiation afin d'entrer dans la caste fermée des mangeurs de "Sô", cette antilope brune dont la chair était interdite aux femmes et aux enfants et n'était goûtée que par les plus vieux de la race et les initiés ayant subi avec succès les dures et multiples épreuves qui faisaient d'eux de véritables hommes. Homme mûr, il avait guerroyé contre ses pairs d'autres tribus pour défendre le patrimoine familial. Au cours de cette longue vie semée d'épreuves, marquée de victoires et de défaites, jalonnée de jours sombres et de moments de joie, il avait acquis de l'endurance, de l'expérience, de la sagesse. Sa bravoure au combat, son don de la palabre, son sens de la justice et du bien commun, son aptitude à démêler le vrai du faux, à énoncer un jugement à grand renfort de proverbes et d'anecdotes, toutes ces qualités avaient fait de lui le chef incontesté de la descendance de ses pères, le porte-parole attitré de la tribu des Yendam, celui qui tient la "canne de palabre" (1) du village, c'est-à-dire celui qui accueille, nourrit et congédie les hôtes, qui marie les

(1) Canne de palabre : symbole de la dignité du chef de famille qui a le monopole de la parole. Ce peut être un chasse-mouche, une lance à long manche de bois ou une simple canne, que l'on tient en main au moment du discours lors d'une tenue de palabre.

jeunes gens et donne les jeunes filles en mariage. Il était devenu le "Kaso" du village, celui qu'on attend ou qu'on consulte pour toute prise de décision importante. Depuis cette époque lointaine, il avait conduit le clan avec autorité, décidant du choix de l'emplacement de nouveaux villages quand les malheurs s'abattaient sur les familles, consultant les mânes des ancêtres grâce à l'araignée mâle, ou sacrifiant des bêtes sans défauts pour conjurer les esprits maléfiques. Entre-temps, il avait pris des femmes dont il eut sept garçons, sans compter les enfants de sexe féminin.

Ces contes donnent également un aperçu d'une des formes de religion que pratiquaient les Africains. Ils respectent les ancêtres et ont des pratiques fétichistes (gri-gri). En Afrique les morts ne sont pas réellement morts. Ils vivent dans un autre état et il faut se concilier leurs bonnes grâces. Il n'y a pas de mort, elle n'est qu'un passage à un autre état ainsi dans "Les trois orphelins", le père vient en aide à ses enfants malheureux, et le conte se termine ainsi "Ils apprirent à leurs dépens, que le bien se cache toujours derrière les peines et la souffrance, et que la parole d'un père surtout quand elle vient d'outre-tombe, est un oracle qu'il est imprudent de négliger".

Ces contes montrent également qu'en Afrique traditionnelle, la parole et sa bonne utilisation sont importantes. Il faut savoir deviser sagement, savoir utiliser les proverbes, ce qui est un signe de sagesse, c'est d'ailleurs les personnes âgées qui les citent souvent et de nombreux contes se terminent par ces proverbes. Ils apprennent à respecter l'âge. Les vieux sont considérés comme des sages, à cause de leur expérience de la vie. Ils sont fréquemment consultés lors des différends qui séparent les gens. Ainsi dans les Contes d'Amadou Koumba, le caïman s'adressant à la vache lui dit : "Nagg, toi qui es si âgée et qui possède la sagesse, peux-tu nous dire si le paiement

d'une bonne action est une bonté ou une méchanceté ?"

Ces contes illustrent également l'organisation sociale des sociétés. Ainsi toujours dans les contes d'Amadou Koumba, on parle des castes de forgerons, des griots. On y fait savoir que certaines tribus ont des interdits liés à la famille ou au totem. Par exemple telle tribu ne mangera pas de viande de caïman parce que celui-ci représente le totem de la tribu, ou dans un autre conte du Sud-Cameroun, on défend à de jeunes filles de parler à de jeunes hommes de la même tribu. Le père dit à ses filles en âge de se marier :

"Vous êtes de la tribu des Ndog-Béa. Toutes les filles Ndog-Béa sont vos soeurs et tous les garçons sont vos frères. Gardez-vous tant que vous vivrez de vous amuser avec vos frères ou vos cousins, car vous avez le même sang. La moindre frivolité entre les membres du clan est sévèrement punie par les ancêtres. Quant au mariage avec eux, il ne faut pas y songer..."

Dans ce conte on se rend compte que la tribu pratique l'exogamie. Toujours dans ce même conte, qui n'est pas le seul pour illustrer ce que nous allons dire, on apprend que la famille ne s'étend pas seulement aux seuls membres d'une famille, mais à toute la tribu. Dans les contes on montre quels sont les devoirs des membres du clan et de la famille entre eux.

Dans les contes du Nord-Cameroun on appellera une personne pour laquelle on a du respect "oncle", ce qui serait une indication que ces tribus sont matrilineaires et que le chef de famille n'est pas le père, mais l'oncle maternel.

Le chant dans les contes.

La place du rythme et du chant dans les contes est importante, tout comme dans la vie des Africains. Nombreux contes ont des

couplets chantés et des réponses. Ce sont les chante-fables. Le chant est important pour l'histoire. Souvent il sert à ouvrir les portes du merveilleux. Il est un véritable mot de passe. Ainsi le Roc Magique ne laissera passer les jeunes filles qu'après qu'elles aient entonné un chant pour l'adoucir. Le chant comme la parole sert à communiquer à plusieurs niveaux. Au niveau du récit, il sert à la communication entre le conteur et son auditoire. Dans le récit, c'est-à-dire l'histoire, il marque la progression de l'action ou brise une tension dramatique trop forte.

La femme dans les contes

Il serait intéressant de voir dans les contes la place que détenait la femme en Afrique traditionnelle. Une chose que l'on peut dire d'emblée est que celle-ci n'est pas reluisante. Il est en effet surprenant de voir quelle valeur négative la femme représente.

Elle doit être effacée, soumise à sa famille, puis à son mari. Elle a tous les défauts : gourmande, envieuse, palabreuse, cancanière comme la femme de Bouki-l'hyène par exemple. On ne lui demande même pas son avis dans le choix d'un époux. Et souvent ce choix est laissé au hasard. Dans de nombreuses fables, des animaux et des hommes doivent passer une épreuve pour gagner la main d'une belle princesse. Dans maints contes on peut lire à peu près ceci : "Donne ton amour à la femme, mais non ta confiance" (Conte d'Amadou Koumba). Toujours dans les Contes d'Amadou Koumba, Khary accule son frère au suicide et sa mère au crime. Et en plus ce conte a l'air de mettre en relief des relations incestueuses, évidemment provoquées par la femme.

Dans une multitude de contes, on voit des orphelins rudoyés par leur marâtre. Dans les contes de Baol qui sont à forte connotation sexuelle, l'adultère est presque toujours le fait de la femme.

Les femmes sont considérées comme des quantités négligeables ou comme signe de richesse, plus valeur marchande qu'autre chose. Dans ce conte par exemple il est dit : "Entre temps il avait pris des femmes dont il eut sept garçons, sans compter les enfants du sexe féminins". Ce qui montre qu'il est préférable pour une femme d'enfanter des garçons plutôt que des filles.

Ce n'est que dans quelques contes que la femme avait un rôle important. Dans un conte wolof du Baol, c'est une jeune fille qui a une force extraordinaire et des pouvoirs étranges, c'est une amazone, donc ce n'est pas une femme normale. La femme normale, traditionnelle doit être effacée, dans le sillage de son mari, être bonne ménagère. Elle doit avoir les qualités qui font d'elle une bonne épouse. Elle est souvent le souffre-douleur de sa belle-mère.

On peut également remarquer que souvent les mêmes contes se retrouvent en Afrique. Ainsi il y a des thèmes qui sont identiques. Par exemple le thème des catastrophes en série se retrouve dans un conte Moudang du Nord-Cameroun, "l'Oeuf de la poule", dans un conte du Zaïre, "Pourquoi les libellules ont le ventre très mince" et même dans un livre de contes africains pour enfants, "Goso le conteur" - Ainsi dans un conte Wolof "Le lièvre et les moineaux", lièvre demande à Dieu de "le rendre plus fin". Dieu lui fait subir une série d'épreuves dont il triomphe et Dieu refuse de lui augmenter son intelligence. C'est exactement la même chose pour "Njiré et le Marabout". Le Marabout lui demande, pensant bien qu'il ne peut réussir, de lui "apporter les choses les plus difficiles que l'on puisse trouver en brousse, à savoir : les larmes du lion, le lait du buffle et enfin un serpent vivant". Njiré réussit à ces trois épreuves. Le Marabout refuse évidemment d'accroître son intelligence.

On pourrait également établir un parallélisme entre

l'histoire de la "tortue et la perdrix" et l'histoire du roi Salomon dans la Bible. En effet les deux animaux ont chacun un enfant et la perdrix vole l'enfant de la tortue. Après une terrible dispute ils se rendent chez le juge qui décide de couper l'enfant en deux. La tortue préfère évidemment que l'on laisse l'enfant à la perdrix. Et c'est à son geste que l'on reconnaît la vraie mère.

Il y a également les contes de "la tortue et de l'antilope" que l'on peut rapprocher du lièvre et la tortue de la Fontaine et de Kulu-la-Tortue qui bat Mian, l'antilope à la course, un conte du Cameroun.

Donc en Afrique on retrouve les mêmes thèmes, les mêmes ruses utilisées par les protagonistes des contes. Il n'y a que les noms des animaux ou le contexte géographique qui change. On ne peut plus douter qu'il y a une unité certaine de la pensée africaine malgré l'étendue du continent, qui est à la base de la tradition orale.

Le conte est également universel, on retrouve les mêmes thèmes dans le monde entier.

Du conte traditionnel au conte moderne.

On peut remarquer que les contes africains ne varient pas beaucoup, ne changent pas. Les apports étrangers sont intégrés dans les thèmes et enrichissent plutôt les contes. Ainsi le vieux fonds traditionnel africain s'est enrichi des apports de l'Islam. Combien de contes mettent en scène les marabouts ! On y parle de l'organisation des sociétés en pays de forêt ou de savane et les influences qu'elles ont pu subir. Ainsi il est assez surprenant de rencontrer dans un recueil de contes traditionnels Agni de l'Indénié en Côte d'Ivoire un conte intitulé, "Médecine occidentale et médecine africaine". Dans ce conte

un enfant de l'araignée tombe malade. Il refuse de le conduire à l'hôpital et le soigne avec des remèdes traditionnels. Une femme conduit son fils malade et celui-ci meurt. La morale du conte est de ne pas rejeter les médicaments traditionnels qui ont fait leur preuve. Quand nous savons que l'araignée pourrait être l'homme traditionnel, on se rend bien compte que les contes défendent la tradition. Dans un conte du Sud-Cameroun, une fable se termine par un mariage à l'église.

Les contes ne sont pas immuables. Ils évoluent au fil des temps. Maintenant les contes montrent comment le fétichisme, l'islam, le christianisme se cotoient dans l'Afrique d'aujourd'hui.

Dans les contes ce n'est pas tant le contenu des contes qui ont changé que leur forme.

Il faudrait revenir à la manière dont le conte était récité traditionnellement. D'abord le conte était raconté et non écrit. Il était raconté par quelqu'un. Traditionnellement le conte est indissociable du conteur. Le conteur était parfois spécialisé dans l'art de conter ou était un griot. Tout le monde connaît l'importance du griot en Afrique. Il y avait donc toute une cérémonie autour du conte. Le conteur narrait son histoire avec forces gestes. Le conte était à la limite une véritable mise en scène théâtrale. L'art du conteur était aussi important que le conte. Le conteur mettait tout son talent à conter en utilisant comme nous l'avons déjà dit des gestes pour mimer des actions ; la voix pour imiter et mettre en valeur des bruits, ou des actions des mimiques qui produisaient véritablement un courant entre le narrateur et ses auditeurs. Parfois les spectateurs participaient au conte en interrompant le conteur ou en le corrigeant s'il mêlait les thèmes.

Il y avait également des règles à observer pour le conte. Des règles liées au temps par exemple. Généralement on contait la nuit après le travail. Dans certains pays en saison sèche seulement. Il y avait tout un processus de mise en route du conte, des règles concernant la récitation proprement dite. On commençait d'abord par les devinettes qui mettent l'auditoire en train et aiguissent les esprits, puis on procédait aux contes. Certaines sociétés commencent et terminent les contes par des formules, par exemple Kesaée ! ée ! et l'auditoire répond ée ! ée ! Ce qui voudrait dire à peu près le "conte est conte" et l'auditoire approuve et à la fin on dit que le "conte est fini" chez les Bamoun du Cameroun.

On peut donc voir que le conte oral était extrêmement vivant. Il tenait à la fois du poème et de la pièce de théâtre. Le conte écrit ne rend^{pas} toujours cette atmosphère. Il le rend même rarement. Nous avons rencontré peu de contes où l'on parlait ou gardait les règles concernant la narration. Peut-être parce que le propos du conte est son contenu et non sa forme extérieure. Or le conte lui-même est généralement très succinct, très concis, surtout dans les contes traditionnels. La trame ou le schéma du conte est très simple : une formule stéréotypée du genre "il était une fois" comme tous les contes, une expression qui décrit les lieux, introduit les personnages et engage l'action : une suite de péripéties ou incidents qui orientent l'action vers une issue attendue ou contraire à l'attente. Le corps peut combiner des chants et des récitations : c'est la chante-fable, une conclusion sous forme stéréotypée ou explication. Elle dégage la morale de l'histoire si c'est nécessaire car celle-ci peut être implicite, elle peut donner l'explication d'un fait réel.

En général, l'espace dans le conte n'existait pas réellement. On ne s'appesantissait pas beaucoup sur l'aspect géographique du

conte ni sur la description des personnages, animaux surtout. L'auditoire savait à quoi s'en tenir sur la faune et la flore des contes, il n'y avait donc pas de longues explications. Ce qui donne une structure et un style extrêmement dépouillés dans les contes écrits, exemple les contes du Zaïre. Les caractères n'avaient pas besoin d'être longuement décrits non plus, surtout dans les fables puisque les animaux sont des prototypes. Chacun incarne un caractère : la malice, la sottise comme le lièvre et l'hyène. Ainsi dans de nombreux contes écrits traditionnels, les contes sont très concis, très courts. Mais dans d'autres comme les contes du Cameroun, volume II, les personnes qui ont recueilli les contes ont pris soin de décrire les personnages, les lieux, les saisons, de reconstituer le contexte et le milieu physique et sociologique dans lesquels se déroulent les événements relatés, pour mieux les situer dans le temps et l'espace. Le résultat est à notre avis du meilleur effet. On y reconnaît la provenance des contes si ceux-ci proviennent des tribus en milieu de forêt, on sent le frémissement des feuilles des arbres. On y décrit un peu les coutumes. C'est utile pour un public extérieur à ces sociétés. Mais il nous faut bien préciser qu'ils n'ont rien inventé, tous ces contes viennent du terroir.

Chez les conteurs modernes comme Birago Diop, les contes se basent sur la connaissance de la tradition. Mais les personnages, les lieux sont décrits. Cela rend les contes modernes plus longs et plus romancés que les contes traditionnels.

Nous pouvons également remarquer l'utilisation du chant dans les contes. Dans les contes écrits, les chants sont parfois traduits. Parfois ils sont transcrits dans la langue et traduits ensuite. Ces chants revêtent plusieurs formes : tantôt complainte (quelque fois exécutée en solo par le conteur ou en chœur, elle est plus souvent responsoriale) tantôt vive et joyeuse, tantôt langoureuse voire poi-

gnante. Les contes sont abondamment enrichis de chants. Nous avons déjà vu que le chant, le rythme est important dans la société traditionnelle. C'est dans les contes Agni de l'Indiéné que nous avons à peu près les contes tels qu'ils étaient contés. Certains contes montrent bien la participation du conteur et de l'auditoire. Ces contes redonnent les réponses des auditeurs, en français généralement. Certains contes sont commencés et conclus par des phrases introductives et finales. Certaines sont très drôles et les conteurs eux-mêmes ne savent plus très bien pourquoi ces contes sont structurés de cette manière. Mais c'est le style propre à ces sociétés. Ainsi dans le conte, "le jeune sauveur", le récit commence de cette manière :

" - Frère Miézan

- oui !

- il n'est pas de moi !

- c'est ton conte

En ce temps là, nous étions là ... (le conte commence)

(Fin du conte) - De la mon mensonge vespéral

- Bravo pour le mensonge

- Eyam "

Dans ces sociétés on voudrait peut-être marquer que le conte est de la fiction et qu'il faut le dissocier de la réalité. En fait le conte transporte réellement l'auditoire dans un monde imaginaire, merveilleux. Il faudrait ensuite revenir sur terre, de là les terminaisons de nombreux contes africains.

Généralement les contes s'adressent à tout le monde.

Dans certaines sociétés seulement il se formait des groupes distincts d'hommes mûrs, de femmes et de jeunes gens. Ceci afin de témoigner de la déférence aux adultes de l'un ou l'autre sexe lorsque le contenu des contes est grivois ou d'un comique facile. Certains contes sont essentiellement réservés aux adultes. Mais c'est très rare. Les contes s'adressent donc généralement à tous les membres du village.

III - LE RECUEIL DE CONTES POUR ENFANTS =====

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent les contes traditionnels s'adressaient en général à tout le monde, grand ou petit. Dans celui-ci nous parlerons plus particulièrement des recueils de contes destinés aux enfants.

Le thème des contes est proche des contes traditionnels. En fait de nombreux contes ont été recueillis en Afrique et adaptés pour les enfants.

Dans les "Contes d'Afrique", récits du folklore africain choisis et adaptés par Marie Feraud de la collection Vermeille, nous pouvons remarquer que les contes rendent assez bien la vie africaine traditionnelle. Les contes reflètent bien les sociétés d'où ils ont été tirés. Les noms des bêtes, des plantes, des villes sont respectés. On y reconnaît de quelle partie de l'Afrique ils ont été collectés. Ils sont adaptés pour frapper l'imagination des enfants, c'est-à-dire enjolivés, il y a plus de descriptions. Nous pouvons également remarquer que ces contes exaltent le courage, les vertus guerrières. Ce sont d'ailleurs des épopées pour la plupart. Ces contes sont intéressants car ils ne sont pas entièrement changés, nous le sentons. Et dans l'avant-propos, l'éditeur explique le contexte géographique des contes, ce qui est tout de même une preuve de vérité.

Dans un autre recueil "Contes Africains" chez Gründ, ce souci de la réalité africaine est moins évident. On retrouve certains thèmes de contes africains et on ne dit pas d'où ces contes proviennent. Les animaux n'ont plus leur nom d'origine : ce sera le lièvre, la

tortue tout court au lieu de leuk-le lièvre ou Kulu-la tortue qui pourraient donner une indication du lieu d'où les contes ont été tirés (ici Sénégal et Cameroun). Il est difficile de se rendre compte de la provenance de ces contes. Puisque le recueil est intitulé "contes africains", il est assez légitime de chercher à savoir de quelle partie de l'Afrique ils viennent pour essayer de les replacer dans leur contexte. Il y a des anomalies par rapport au contexte africain d'ailleurs. Ainsi dans le conte "les animaux rusés", on y parle d'épinards, de blaireau, plus loin on y parle de renard. Dans un autre conte on y parle de blé, de seigle, la tortue fait la course avec l'antilope dans un pré. Et d'après les descriptions ces contes ne viennent pas d'Afrique du Nord, donc tout cela est faux. C'est vrai qu'il y a maintenant des épinards en Afrique parce que cette plante a été importée, traditionnellement on n'en mangeait pas. Le blaireau est un animal des pays tempérés. Quant aux blé, au seigle et au pré, ce sont des réalités occidentales plutôt qu'africaines. Ainsi le contexte géographique est complètement faussé. Dans le conte "lequel a été le plus utile", on parle d'une jeune fille qui doit choisir un prétendant entre un téléphoniste, un médecin et un pilote. Ce n'est pas très courant dans les contes africains et même dans la vie réelle, cela doit être un conte résolument moderne. De par sa structure c'est un conte africain, un conte énigme. Encore que ce ne soit pas sûr que les contes à énigme soient l'apanage du folklore africain.

Parlons des noms de personnages. Nous avons l'impression que l'auteur y a fait un effort de sonorisation. Ces noms semblent inventés. Ils sonnent bien et fort ou ce sont des noms malgaches (ce sont souvent les noms malgaches qui atteignent cette longueur), exemple : Machbaloané, Ntotoatsana, Sikulumé, Mangangezula. Dans un autre conte, les animaux les plus intelligents de la terre se partagent l'intelligence. Ce conte finit ainsi : "Et c'est pourquoi la tortue, le lièvre, le chacal et le renard sont les plus intelligents de tous les animaux". D'une part cela montre que ce conte a été inventé de toutes pièces car chacun de ces animaux est le plus rusé mais dans ^{son} leur cycle respectif

et dans ~~leur~~^{son} aire géographique, et renard est le plus intelligent des animaux mais en Europe. Et d'autre part cela prouve que l'auteur a une certaine connaissance des contes africains.

Nous ne voulons pas dire que ces contes ne sont pas intéressants. Mais ils donnent une idée fausse de l'Afrique. D'ailleurs dans ce livre il ne figure aucun conte relatant les coutumes des personnages. Ces contes sont essentiellement des fables, qui font donc surtout rire, et des récits merveilleux. Peut-être l'auteur les a-t-il adaptés ou écrits pour qu'ils soient intelligibles aux enfants européens. Mais les enfants africains les lisent aussi et ce genre de livres peut leur donner une idée fausse de leur propre univers car les enfants ne savent pas toujours faire la part de vérité entre ce qu'ils lisent et la réalité. Mais ces contes sont des histoires merveilleuses et le merveilleux y abonde. La structure des contes suit parfois celle des contes africains.

Il y a un autre type de conteur, celui qui a une assez bonne connaissance de l'Afrique, comme Blaise Cendrars et René Guillot.

Dans les Contes de la Brousse Fauve, René Guillot a fait une oeuvre d'imagination sans trop plagier les contes africains. On y raconte les péripéties d'un petit garçon qui est appelé à devenir le maître des contes et des légendes, un grand griot. C'est une histoire, dans ce sens que c'est le destin du petit garçon que l'on suit. Les bêtes parlent et agissent comme des hommes. On ne peut pas vraiment dire que les contes soient africains bien que le site soit l'Afrique. Le cadre du récit est la Brousse : la forêt aussi bien que la savane, les animaux sont africains, bien que dans certains passages, il mêle les kangourous, la biche, la loutre et les bisons qu'on ne trouve que dans les pays tempérés, ou en Australie aux animaux africains. Dans ce livre le merveilleux est présent partout. Les arbres et les bêtes parlent, les hommes accomplissent des exploits extraordinaires.

Il n'y a que quelques contes que l'on reconnaît, des contes peulh, mossi, sénégalais. Il y a des déformations occidentales comme le jardin des bêtes, les bêtes en cage. Ce n'est que maintenant qu'il y a des bêtes enfermées en Afrique. Il connaît la littérature orale africaine car il dit : "Il allait avec ses compagnons parcourir la brousse à la recherche des contes que le lièvre, la tortue, l'araignée et les bêtes de la légende étaient seuls à savoir encore raconter à leurs petits". C'est un recueil de contes plaisants à notre avis pour les enfants car René Guillot fait preuve de beaucoup d'adresse dans l'art de raconter, même si ce n'est pas un conte de la brousse à proprement parler. Par exemple dans ses descriptions il rend bien l'atmosphère d'un ciel d'orage : "il y avait ce jour-là une tornade qui faisait crier le ciel et la pluie était tombée en grandes rafales, puis dès que qu'elle avait cessé, l'arc-en-ciel s'était tendu comme un arc au-dessus des collines". On y trouve tous les genres de contes ou de propos (car ceux-ci sont inclus dans le conte) comme l'explication qu'il donne des changements de couleur du caméléon : "c'est par ce chemin de couleurs, suivant les cercles violet, indigo, bleu vert, orangé rouge que le caméléon est descendu sur terre. Il ne manque pas d'humour : "l'autruche aux ailes somptueusement parées conservait l'espoir d'avoir un jour le cou moins nu. Souple et agile dans sa robe mouchetée de noir, la panthère se savait belle. L'éléphant lourd et trapu et un peu myope craignait qu'on le prit de loin pour un rocher.

Dans ce livre, il est difficile de dire que René Guillot est fait un conte sur l'Afrique. C'est plutôt une oeuvre d'imagination dans ce sens qu'il raconte une histoire née de son cerveau bien sûr. Le cadre est africain, mais il est flou, vague. Ne serait-ce que par les adjectifs qu'il emploie : brousse fauve, mouvante, ce qui est très joli, mais fournit plutôt un cadre de rêve à son récit et non un vrai paysage. L'auteur a utilisé ses connaissances sur l'Afrique pour écrire un livre pour les enfants et probablement un livre susceptible de plaire à un public européen.

Dans les petits contes nègres pour les enfants des blancs, Blaise Cendrars s'adressent aux enfants. Ces contes sont intéressants parce qu'ils captent l'imagination par leur vivacité. On reconnaît des contes africains du cycle du lièvre et un mythe Béti du Sud-Cameroun. Mais il a une manière de raconter si vive que l'on ne peut pas réellement savoir si tous les contes ont été recueillis et adaptés ou s'ils sont l'oeuvre de l'auteur lui-même. Pourtant un de ces contes a une structure de conte africain à réponses. Dans certains contes africains le conteur récite et l'auditoire à la fin de chaque paragraphe répond oui ! ou bien ! ou approuve par une onomatopée quelconque. Le contenu des contes est africain, chefferie, village, faune, flore, etc. Cendrars semble aimer les contes à enchaînements. Les contes captivent. Dans le conte : "L'écho", la répétition, c'est bon, c'est bon imite bien l'écho et surtout ajoute à l'intensité dramatique de l'histoire. Et les contes sont racontés de façon à plaire aux petits enfants : "Patapoum - tiraille donc - goug de fer - ahan ! ahan ! Que forge-t-on ? Qui frappe fort ? Patapoum - Il n'y a aucun nom sauf dans le premier conte qui permet de localiser ces contes en Afrique. Mais cela n'a pas une très grande importance car ces contes sont intéressants et pas trop dénaturés.

Dans les contes du Père Voilà Pourquoi, ce sont des contes à explication étiologique qui sont présentés aux enfants. Ils donnent l'explication du physique des animaux. Ils s'adressent directement aux enfants et sont simplifiés.

Comme conclusion à ce chapitre, nous pourrions dire que les auteurs de contes africains pour enfants réussissent avec plus ou moins de bonheur à représenter l'Afrique. Peut-être les auteurs africains réussissent mieux que les auteurs européens. Ce qui compte est de captiver les enfants tout au long de l'histoire, de les dépayser.

IV - LE COMIQUE DANS LES CONTES.

=====

Nous devons rappeler avant tout que le conte est un genre ludique. En effet le conte était récité le soir après le travail. Il est donc fait pour se délasser, s'amuser après un dure journée de labeur. Le conte africain particulièrement les fables est fait pour rire. On y trouve tous les genres de comique : de moeurs, de situation, de caractère, de mots.

Le comique de moeurs se retrouve lorsque l'on fait la satire de la société surtout à travers les animaux. Il y a également des contes où l'on fait la satire de certains individus comme le marabout, le chef de village abusif et autoritaire. On recherche juste le trait caractéristique de ces personnes et on les ridiculisent. Il y a également des contes grivois réservés aux adultes comme les contes Wolof du Baol par exemple bien qu'ils ne soient pas spécialement réservés aux adultes.

Le comique de situation quand les personnages se mettent dans des situations embarrassantes par leur bêtise, leur naïveté ou un retournement de l'histoire. Par exemple lorsque la panthère s'évertue à courir contre la tortue qui elle ne bouge pas.

Le comique de gestes dans les attitudes des animaux par exemple quand ils imitent les hommes. Egalement dans les descriptions de Biraso Diop de certains animaux qui frappent par leur vérité : "Koupou-Kala-le crabe, qui de ce jour-là eut le dos aplati et marche depuis vers sa main droite et vers sa gauche, mais jamais plus droit devant". "Leuk-le lièvre, ... A chacun le tout-petit aux longues oreilles. Quand il parle des femmes de l'hyène et

du lièvre "Ce n'était pas à la femme de Bouki l'hyène ni à celle de Leuk-le lièvre que l'on s'adressait personnellement lorsque l'on discutait de beauté, cependant ces dames se sentaient visées et se désolaient chaque fois qu'elles entendaient parler de femmes laides.

Le comique de caractère : quand apparaît le lièvre ou l'hyène, nous rions car nous savons que le lièvre est malin et l'hyène stupide, cela tient à leur caractère. Et avant que le conte ne commence réellement nous sourions car nous savons d'avance que l'hyène perdra la face.

Le comique de mots dans les onomatopées par exemple. Dans les contes on les utilise beaucoup. Dans le conte de la tortue et de la panthère, la panthère file comme une flèche "pep-pep-pep". On peut ajouter l'art du conteur en Afrique traditionnelle : "Langage concis et musical, vocabulaire concret et imagé, onomatopées expressives, voix nuancée ponctuée de gestes choisis, tels sont les atouts du conteur traditionnel."

Le conte provoque le rire surtout grâce à l'art du conteur.

V - LA PORTEE PEDAGOGIQUE ET SYMBOLIQUE DES CONTES.
=====

Nous avons vu que le conte amuse, mais ce n'est pas sa seule fonction, car le conte présente un certain code de conduite dans la société. La portée du conte est donc plus grande, il sert à enseigner aux membres de la tribu comment se conduire au sein de celle-ci.

Le conte enseigne les vertus qu'ils illustrent. Beaucoup de contes commencent par un proverbe et constituent l'illustration de celui-ci ou, au contraire finisse par une maxime, un proverbe ou une phrase moralisante qui tire la leçon du conte. Par exemple : "Il vous arrivera ce qui est arrivé à Penda si vous désobéissez à vos parents."

Le conte comme plus haut développe presque toujours les mêmes thèmes : le triomphe de la ruse contre la bêtise, les méfaits de la cupidité, de la désobéissance, de la transgression des interdits, etc. Par cette répétition les idées s'impriment dans l'esprit des auteurs surtout les contes sont des récits dans lesquels le bien triomphe généralement du mal.

Les contes sont un moyen plaisant d'enseigner les valeurs morales à l'auditoire. C'est surtout dans les fables que la satire de la société est virulente. L'injustice, l'abus de pouvoir, la cruauté sont condamnés. La société des puissants représentée par le lion, le léopard, le phacochère, la panthère, etc. est contreversée. On y décrie le pouvoir et l'autorité aveugles et despotiques. Bref on y condamne l'excès dans le pouvoir. C'est pourquoi généralement grâce à leur finesse les plus faibles triomphent des plus forts. Dans les

contes d'animaux dit Roland Colin : " la moralité est, en général, plus nettement dessinée que dans les contes romanesques, la satire sociale y est plus virulente. Le conteur présente d'innombrables variations sur quelques thèmes : le triomphe de la ruse sur la force brutale, la revanche des petits, des opprimés par les grands. Il y a là un véritable enseignement de morale et de conduite pratiques à base d'expériences vivantes".

C'est un enseignement positif qui se dégage de la satire sociale. On y apprend que l'homme même s'il est faible peut faire face à l'adversité grâce à son intelligence. Les contes font également la satire de tous les défauts, de tous les vices, particulièrement ceux qui sont plus nuisibles au groupe social qu'à l'individu comme dans un conte du Nord-Cameroun où tout le village fut englouti dans la terre parce que les membres du village ne s'entendaient pas.

Le conte enseigne donc une philosophie pratique, une sagesse usuelle, quotidienne : danger de la gourmandise, du mensonge, de l'ambition, etc.

La morale à tirer d'après les comportements des individus, des groupes et des espèces est, ou peut-être considérée comme une interprétation symbolique du conte. En effet on interprète le conte pour appliquer cette réflexion à notre propre vie.

Portée symbolique du conte.

"La vision du monde, c'est la manière dont tous les éléments de la réalité extérieure sont observés et réinterprétés en fonction de préoccupations culturelles propres à une société particulière. Pour les sociétés traditionnelles, les éléments du monde naturel sont signifiants et portent un message que l'homme doit déchiffrer.

Telle plante, par exemple, à cause de la forme ou de la couleur de ses fruits ou de ses feuilles, sera mise en relief avec la fécondité de sa femme : si elle apparaît dans un conte, on peut être sûr que ce n'est pas un hasard mais parce qu'elle y joue un rôle symbolique en rapport avec cette interprétation. C'est l'ensemble de ces éléments signifiants qui constituent le code symbolique et il est bien évident qu'on ne peut le déchiffrer que si l'on connaît la culture". (1)

Tous les contes sont énigmatiques en ce sens qu'ils font l'objet d'une interprétation symbolique sur plusieurs plans. Les différents plans fournissent la matière de l'enseignement qui est donné aux enfants et aux gens à partir de la littérature orale. L'affabulation fournit une enveloppe commode qui atténue la portée parfois trop grave des paroles.

Le conte sert également de "soupape de sécurité" et de garde-fou à la société. Par exemple il existe des problèmes qui touchent aux relations des gens entre eux. Dans toutes les sociétés du monde se posent les problèmes de relations familiales, de conflits de génération, des rapports entre les hommes et les femmes, le problème de l'inceste, etc. Toutes ces relations sont à l'origine de conflits, parfois latents, parfois violemment exprimés. Le conte montre des situations imaginaires mais traduites, transposées des situations réelles. Le conte pose la question de la résolution de ces problèmes. Ces réponses sont différentes selon les sociétés, selon la manière dont elle a organisé ses relations familiales, institutionnalisés ses croyances et ses rites. Dans les contes de la forêt par exemple, la belle-mère qui a tué ses brus n'est pas punie et elle ne cesse ses forfaits que parce qu'il ne faut pas rompre l'alliance entre les deux tribus. Ce qui montre également que sou-

(1) Geneviève CALAME-GRIAULE. Notre librairie N° 42-43.
Juil. -Sept. 1978.

vent dans les contes le Bien de la communauté passe avant celui d'un individu.

Le conte n'est donc pas aussi anodin qu'on le croit. En étudiant de près le conte, on se rend compte qu'il est riche d'enseignements moraux et de renseignements sur les sociétés d'où ils sortent.

CONCLUSION

=====

Nous avons vu dans cette brève étude que le conte traditionnel s'est normalement dénaturé par sa transposition écrite. Mais le conte doit être fixé d'une manière ou d'une autre pour ne pas disparaître.

Nous avons essayé de le présenter et de faire entrevoir de sa richesse. Nous pensons que le conte qui fait partie de la littérature orale, ainsi que du patrimoine culturel d'un pays, vaut mieux que sa réputation de littérature enfantine, ou facile. Nous pensons qu'il vaudrait la peine d'être connu. Par son biais, on pourrait essayer de comprendre les sociétés d'où ils viennent.

Le bibliothécaire qui est un peu gardien de la culture pourrait aider à la promotion de la littérature orale. Il pourrait faire connaître à ses lecteurs ce genre de littérature.

Tous les contes n'ont pas été recueillis et fixés par l'écrit. Leur connaissance inciterait peut-être les personnes à vouloir mieux les découvrir et les étudier.

PETIT-MARI

En ce temps-là, le bruit de la mer ne s'entendait pas de Rippène et les pêcheurs partaient à l'aube et ne rentraient qu'en pleine nuit ou au crépuscule pour revenir au milieu du jour. La plage de sable si blanc et si fin était si étendue qu'un cavalier à grande allure mettait une demi-journée pour aller baigner son cheval et rentrer au village. Le fleuve n'avait pas encore tourné pour descendre au sud, il rejoignait la grande mer là-bas, au nord. Des champs et des champs s'étendaient vers l'est depuis le village, et, après les champs, c'était la grande brousse et ses fauves. Tous les hommes cultivaient; mais, outre le travail des champs, les uns allaient à la pêche, les autres à la chasse. Samba était de ces derniers.

Un soir, Samba ne rentra pas, ni le lendemain, ni le surlendemain, ni plus jamais. On ne retrouva dans la brousse que ses os déjà blanchis. Un lion l'avait tué et les charognards, les hyènes

et les jimmis avaient, les uns après les autres, nettoyé sa dépouille.

Samba laissait deux petits enfants : un garçon, N'Diougane, et une fille, Khary.

Tant que l'enfant a sa mère, aucune peine ne peut lui être cruelle. N'Diougane et Khary, qui ne voyaient pas souvent leur père de son vivant, n'eurent pas leurs habitudes changées. Khary était toujours aux côtés de sa mère et son frère avec les garçons du village, dans les champs ou sous l'arbre-des-palabres. Il ne rentrait qu'aux heures des repas; encore fallait-il aller le chercher la plupart du temps, et c'est Khary qui y allait.

Koumba, la veuve de Samba, pleurait souvent; Khary lui demanda un jour :

— Mère, pourquoi pleures-tu ainsi tout le temps?

— Parce qu'il n'y a plus d'homme dans la maison.

— Mais, mère, N'Diougane est un homme.

— Oh! il est encore trop petit!

— Eh bien! ce sera notre petit mari.

Et depuis ce jour-là, Khary n'appela plus son frère que « Petit-mari ».

Quand elle allait le chercher sous l'arbre-des-palabres, au bord du puits ou dans les champs, elle disait toujours :

— Petit-mari, mère t'appelle.

D'abord N'Diougane ne dit rien, mais ses petits camarades commencèrent à se moquer de lui chaque fois que sa sœur l'appelait « petit-mari ». Il dit à sa mère :

— Mère, défends à Khary de m'appeler « petit-mari » parce que mes camarades...

Khary interrompit en chantant :

Je le dis et le redis :
Petit-mari! Petit-mari!

N'Diougane s'en alla en pleurant.

Des lunes et des lunes passèrent, des années s'écoulèrent, Khary appelait toujours son frère « petit-mari ».

Pour les enfants de douze ans, l'âge de N'Diougane, le temps de l'insouciance passa, l'heure de la circoncision était arrivée, le moment d'entrer dans « la case des hommes » et de commencer son éducation, sa formation pour devenir un homme dans toutes les circonstances de la vie, devant toutes les épreuves, et, but suprême, un chef de famille, le représentant des ancêtres.

Par une aube fraîche, un groupe d'enfants qui, leur vie durant, seraient « frères » parce qu'ils allaient mélanger leur sang sur les flancs d'un vieux mortier à moitié enfoui dans la terre, subirent, l'un après l'autre, pour la première fois et volontairement, la douleur. N'Diougane, le premier, se mit à califourchon sur le mortier et releva, jusqu'à la ceinture, son boubou de gros coton teint en jaune-brun. Le botal (celui qui porte sur son dos), le maître des garçons, se saisit de son membre, tira le prépuce qu'il attacha avec une ficelle fine, plus résistante que du fer; il serra si fort que la ficelle disparut dans la peau, puis, de son couteau plus tranchant qu'une alène de cordonnier et qui crissait en coupant, d'un coup sec il trancha la partie impure de l'homme. Non seulement l'enfant n'avait pas crié, n'avait pas bronché, mais il n'avait même pas respiré plus fort que d'ordinaire. Koumba, sa mère, pouvait être fière, son fils sera un homme.

Le sang n'était pas encore coagulé sur les

flancs du vieux mortier qu'un autre enfant avait chevauché le billot évidé, puis un autre et un autre encore. Aucun d'eux n'avait déshonoré sa famille. Les pansements furent faits. L'éducation commençait dans la case des hommes et dans la brousse pour former l'esprit, endurcir le corps et aguerrir le caractère.

Le jour ils allaient au bois mort pour l'éclairage et le chauffage de la nuit, à la chasse à la fronde, à la chasse à l'épieu, à la chasse aux lingués (longues baguettes dont chaque circoncis portait une paire). Ils allaient aussi au chapardage, car on ne pouvait, on ne devait rien leur réclamer de ce qu'ils volaient, poulets, canards ou autres choses.

Le soir et à l'aube, c'étaient les kassaks, les chants initiatiques, rudiments de la sagesse des anciens, les chants exerce-mémoire composés souvent de mots et de phrases sans signification apparente ou dont la signification se perdit aux temps reculés où les hommes noirs s'éparpillèrent. C'étaient les devinettes à double sens, les « passines », que les « selbés », les récitants leur apprenaient à coups de lingués sur l'échine et de braises rougeoyantes sur la main refermée. Les selbés, les aînés, soignaient aussi sans ménagement, les plaies : et il arrivait souvent que

*La chèvre qui n'avait pas pleuré
Quand on l'a égorgée,
Criait quand on la dépouillait...*

(Le circoncis qui n'avait rien dit quand on l'avait opéré, pleurait quand on le pansait.)

Hors de tout contact avec ceux du village, surtout les femmes, le dur mois passa, où les enfants

mangeaient parfois bien; mais le plus souvent, facétie d'un selbé, la bouillie de mil au lait sucré au miel était mélangée au couscous ou au riz pimenté; et parfois, pour allonger la sauce, un aîné plus dur que les autres crachait dans laalebasse qui devait être vidée et propre comme si elle revenait du puits ou de la rivière. Car il faut savoir, quand on veut devenir un homme, vaincre toute répugnance.

Les enfants étaient devenus des hommes, ils portaient des culottes. Dans son boubou indigo, N'Diongane était le plus beau de tous. Quand il rentra chez lui, ce fut sa sœur qui l'accueillit :

— Mère, voici Petit-mari!

— Mère, fit N'Diongane, dis à Khary de ne plus m'appeler Petit-mari.

*Je le dis et le redis :
Petit-mari, Petit-mari!*

chanta Khary. Mais ce n'était plus de la voix espiègle d'une petite fille têtue et mal élevée. De son chant sourdait une sorte de ferveur, c'était une voix d'amoureuse, car Khary aimait son frère, son frère qui était le plus beau de tous les jeunes gens du village.

Elle alla, et tous les jours comme avant, le chercher aux champs et sous l'arbre-des-palabres :

— Petit-mari, mère t'appelle.

Tous ceux qui étaient à l'ombre du baobab, jeunes et vieux, se mirent à rire, alors N'Diongane répondit à sa sœur :

— Khary, tu diras à mère que je ne rentre pas à la maison, que je n'y rentrerai plus jamais, je m'en vais.

Il se leva et s'en alla vers la mer. Revenue à la maison, Khary prévint sa mère :

— Mère, Petit-mari est parti.

— Où? demanda Koumba.

— Du côté de la mer, il a dit qu'il ne reviendra plus jamais.

Elles sortirent toutes les deux et virent N'Diongane qui s'en allait en courant là-bas, là-bas. La vieille femme appela en chantant :

*N'Diongane reviens,
N'Diongane chéri reviens!
Que ta sœur ne t'exile pas,
N'Diongane reviens!*

Le vent lui apporta la voix de son fils :

— Mère, dis à Khary de ne plus m'appeler Petit-mari.

*Je le dis et le redis :
Petit-mari...*

chanta la sœur.

Dans le sable brûlant et mouvant où s'enfonçaient leurs pieds, elles suivirent N'Diongane. La vieille femme appelait toujours son fils :

*N'Diongane reviens,
N'Diongane chéri reviens!*

et Khary chantait toujours :

*Je le dis et le redis :
Petit-mari, Petit-mari!*

Le soleil les avait rattrapés et devancés tous les

trois. Il plongea dans la mer. Le vent s'était rafraîchi qui portait la voix de N'Diongane. N'Diongane allait toujours vers la mer qui commençait à couvrir sa voix de son bruit lointain.

La nuit était venue, et, au chant de la vieille femme, au chant de sa fille, se mêlait maintenant le chant des vagues dominant la voix du jeune homme...

*... Que ta sœur ne t'exile pas
N'Diongane reviens...*

A l'aube, les deux femmes atteignirent le sable humide et elles aperçurent N'Diongane dont les chevilles étaient encerclées par l'écume des vagues qui déferlaient.

*N'Diongane reviens,
N'Diongane chéri reviens!*

suppliait la vieille femme.

— Mère, dis à Khary de ne plus m'appeler Petit-mari, demanda son fils.

*Petit-mari, Petit-mari!
Je le dis et le redis :*

s'entêta sa sœur.

N'Diongane avança jusqu'aux genoux dans les vagues qui roulaient et s'étaient derrière lui.

*Que ta sœur ne t'exile pas
N'Diongane reviens!*

Conte mythique

Dans les montagnes du Kapka, il y a un village appelé Tarding. Les habitants de ce village sont des Kapkala, de la tribu Kornossila des Bigui. C'est là que vivait le sultan Tarding. En ce temps-là, il y avait partout des sources dans le Kapka.

Le sultan possédait une antilope sauvage qu'il élevait chez lui en la nourrissant de lait et de mil. Tous les mois, ou tous les deux mois, ou tous les trois mois, le sultan Tarding faisait tuer deux bœufs dont la peau servait à faire des courroies. Le sultan montait sur son antilope sauvage, on l'attachait dessus avec les courroies et il galopait ainsi au milieu de sa famille rangée en cercle jusqu'à ce que l'antilope soit fatiguée. Alors les gens détachaient le sultan et il descendait de sa monture.



XXIII. — ... un village appelé Tarding...
(Hassan Tabir, neuf ans.)

Chaque fois que ce sultan entendait dire d'une fille du Kapka qu'elle était belle, il l'épousait. Il envoyait ses hommes la chercher et, si elle refusait, il l'épousait tout de même, de force. Un jour le sultan dit à l'un de ses hommes :

— Pars à la danse chercher une belle fille pour que je l'épouse.

L'homme partit à la danse. Il eut beau chercher, chercher, il ne trouva en fait de jolie fille que la propre fille d'une des femmes du sultan. Ce n'était pas la fille du sultan, mais seulement une fille que la femme avait eue auparavant d'un autre mari. Mais, chez les Zaghawa, on ne peut pas épouser la fille de sa femme : elle est comme votre propre fille.

L'homme revint et dit au sultan :

— Je suis allé à la danse, et la plus belle, c'est votre fille.

Le sultan répondit :

— Va me la chercher !

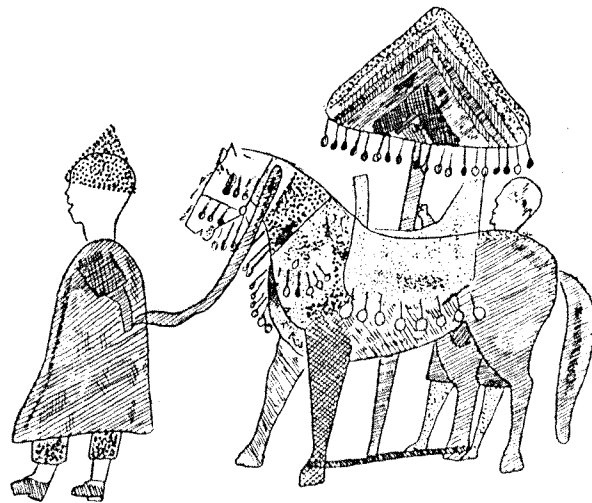
Les parents du sultan et tous les gens du village étaient indignés. L'homme partit cependant, mais la fille refusa de venir épouser son père. Le sultan entra dans une grande colère, mais il n'osa pas épouser la jeune fille de force. Il dit seulement à ses gens :

— Amenez-moi mon antilope pour que je monte dessus.

Il recommanda à ses parents de faire comme d'habitude un cercle autour de lui de manière que l'antilope ne puisse s'échapper. L'antilope fut sellée et le sultan attaché avec les courroies qui l'empêchaient de tomber. Le sultan Tarding se mit à galoper à l'intérieur du cercle. Partant du Nord, où étaient les gens du commun, il se dirigea vers l'Est, où se tenaient ses frères, puis vers le Sud, où se trouvaient ses demi-frères, et remonta vers l'Ouest, où ses cousins paternels fermaient le cercle. Or ses demi-frères s'étaient entendus avec ses cousins paternels pour se débarrasser de lui.

Ils avaient comploté entre eux que ceux qui occupaient dans le cercle de la famille la partie située à l'Ouest, où s'ouvrait la seule route du pays, au milieu des rochers, laisseraient la voie libre à l'antilope lorsqu'elle arriverait devant eux. Après deux tours de galop, lorsque le sultan parvint de nouveau à la hauteur de ses cousins paternels, ceux-ci s'écartèrent. L'antilope se précipita dans la brèche et partit au galop sur la route de l'Ouest, en emportant le sultan attaché sur son dos.

Quand le sultan et l'antilope eurent disparu dans un nuage de poussière, les cousins paternels prirent leurs sabres et se précipitèrent au palais du sultan pour s'emparer des cinq timbales de cuivre et proclamer un nouveau sultan à la place de Tarding. Ce fut un de ses demi-frères nommé Boloum qui devint sultan, comme il avait été convenu avec les cousins paternels. *Boloum* ou *Bonoum* est le nom du sac où les gens du commun mettent leur sucre ou leur thé.



Cependant l'antilope sauvage du sultan avait pris la direction de la montagne Djoumbo, à l'Est de Haraz. Cette montagne se trouve dans une grande plaine à environ cinq journées de marche du Kapka. Arrivée là, l'antilope épuisée tomba et mourut, le sultan toujours attaché sur son dos. Des bergers allant au pâturage le découvrirent et donnèrent l'alerte au village. Les gens du village, qui étaient des Arabes, vinrent détacher le sultan et l'emmenèrent avec eux.

Plus tard, ils lui donnèrent une de leurs filles en mariage. Le sultan Tarding et sa femme arabe eurent beaucoup d'enfants, qui sont maintenant connus sous le nom d'Arabes Zaghawa. On les appelle aussi *Djoumbo*.

Depuis cette affaire, les gens de l'ancien village du sultan Tarding au Kapka ne mangent plus jamais de viande d'antilope sauvage, parce que c'est l'antilope sauvage qui a emporté Tarding dans la brousse.

BIBLIOGRAPHIE

=====

- CALAME-GRIAULE (Geneviève). - Ethnologie et langage : la parole chez les Dogon / Geneviève Calame-Griaule. - Paris : Gallimard, 1965. - 586 p : ill. ; 23 cm. - (Bibliothèque des Sciences Humaines).
- Notre Librairie / Dir. Th. Burkard. - Paris : C. L. E. F. - Ill ; 27 cm. trimestres. - Notice réd. d'après le N° Spécial 42-43 (Juil-Sept 1978)
- CENDRARS (Blaise). - Petits contes nègres pour les enfants des blancs / Blaise Cendrars ; ill. de Jacqueline Duhème. - Paris : Denoël, 1921. - 92 p : ill et couv ill en coul. ; 18 cm. - (Coll. Folio Junior ; 55)
- GUILLOT (René). - Contes de la brousse faune / René Guillot ; ill. de William Geldart. - Paris : Gallimard, 1979. - 140 p : ill et couv. ill en coul ; 18 cm -
- Les contes du Père Voilà Pourquoi. - CEDA-HATIER, 1978 - 32 p : ill. en coul. et couv. ill. en coul. ; 20 cm. - (Les livres du Soleil)
- Contes d'Afrique : récits du folklore africain / choisis et adaptés par Marie Féraud ; ill. d'Akos Szabo. - Paris : Hachette, 1977. - (Coll. Vermeille)
- Contes Zaghawa : Trente sept contes et deux légendes / recueillis au Tchad par Marie et Joseph Tubiana ; préf. de Michel Leiris ; ouvrage publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique. - Paris : Ed. Les Quatre Jedis, 1962. - 206 p : ill. en coul. et couv. ill. en coul. ; 19 cm.
- KOSOVÁ (Mária). - Contes Africains / Mária Kosová ; ill. de Karel Teissig. - Paris : Gründ, 1970. - 187 p : ill. et couv. ill. en coul.
- N'DIAYE (Raphaël A). - Les sources orales. - Dakar : E. B. A. D., 1974.
- N'GUESSAN ANO (Marius). - Contes Agni de l'Indénié. - 244 p : 17 cm.
- Contes du Cameroun III / Recueillis par les élèves du lycée de Garoua ; ill par le Club de Dessin Unesco du lycée. - Yaoundé : CLE, 1978. - 155 p : ill ; 18 cm. -
- DIOP (Birago). - Les Contes d'Amadou Koumba // Binago Diop. - Paris : Présence Africaine, 1961. - 187 p : couv. ill. en coul. ; 18 cm.
- BELING-NKOUMBA. - Contes du Cameroun II / Beling-NKoumba ; ill. de Abiassi Nyado-M'Po. - Yaoundé : CLE, 1978. - 151 p : ill. et couv. ill. ; 20 cm. - (Culture et Tradition)

- COLARDELLE-DIARRASSOUBA (Marcelle). - Le lièvre et l'araignée dans les contes de l'ouest africain / Marcelle Colardelle-Diarrassouba ; préf. de Bernard Dadié. - Paris : Union Générale d'Éditions, 1975. - 303 p : couv. ill. ; 18 cm. - (Coll. 10-18 ; 980).
- Contes de la forêt : Ecoutez les clapotis du fleuve... / recueillis par Jacqueline M. C. Thomas et adaptés par Gaston Canu ; ill. par Charles Popineau. - Paris : Edicef, 1975. - 128 p : couv. ill. ; 18 cm. - (Coll. Fleuve et Flamme).
- AWOUMA (Joseph-Marie). - Contes et Fables du Cameroun I : Initiation à la littérature orale / Joseph-Marie Awouma et Jourdain Innocent Noah. - 2e éd.. - Yaoundé : CLE, 1978. - 71 p : couv. ill ; 21 cm. - (Culture et tradition).
- Contes du Zaïre : Contes des Montagnes, de la Savane et de la forêt au pays du fleuve Zaïre / recueillis par N'Sanda Wamenka ; adaptés par Alain Tashdjian ; ill de Philippe Papapietro. - Paris : EDICEF, 1977. - 114 p : ill. et couv. ill. en coul. ; 18 cm. - (Coll. Fleuve et Flamme).
- Contes Wolof du Baol / recueillis par Jean Copans et Philippe Couty d'après une traduction de Ben Khatab DIA... Inédit. - Paris : Union Générale d'Éditions, 1976. - 191 p : couv. ill. ; 18 cm. - Collection 10-18 : La Voie des Autres ; 1050).

